

TISSAGES

L'étourdit : Le réel et l'APP

A partir de : L'étourdit, Le dictionnaire de la psychanalyse, Séminaire L'Identification

Maria Tuiran Rougeon, le 17 septembre 2022

Quand j'ai partagé avec Jean-Luc de St-Just mes interrogations actuelles autour du Réel en lien avec l'analyse des pratiques professionnelles, cet impossible qui ne peut pas être symbolisé et qui, pour autant ne cesse pas de ne pas s'écrire, autant dans nos institutions que dans notre conjugo et nos vies quotidiennes, comme celles de nos analysants, c'est alors qu'il m'a suggéré de lire et commenter *L'étourdit*¹ de Lacan pour aujourd'hui.

Je voudrais déjà vous dire combien sa lecture m'a été « douloureuse », sentant dans ma chair mes propres limites, mon impossible à moi. Il m'est alors venu en mémoire ma réaction lorsque j'ai pris pour la première fois un texte de Lacan, il y a déjà une trentaine d'années ; il s'agissait d'*Encore*². Après quelques lignes, j'ai balancé le séminaire sous une armoire, je n'ai pu le reprendre que quelques années plus tard, lorsque j'ai assisté au Séminaire consacré à sa lecture, tenu à Grenoble par Dominique Janin-Duc et Chantal Gaborit. Pour vous en dire aujourd'hui quelques mots, j'ai dû faire des lectures de commentaires d'autres analystes au sujet de cet écrit, particulièrement celui de Bruno Vincent : *Le dire de l'étourdit*³.

C'est donc dans une relation de transfert de travail que nous pouvons essayer de décrypter l'enseignement de Lacan, car comme il nous le dit lui-même, il ne s'agit pas de comprendre, mais d'entendre, à partir de ce que l'analyse nous enseigne de manière subjective. Nous avons déjà ici un point essentiel, il me semble, à tenir lorsque nous avons à faire à l'APP : nous partons toujours d'une parole subjective, sur une question, car c'est bien à partir de ce « je ne sais pas » ou d'une question qui nous est soumise lors des séances, que nous pouvons permettre la mise au travail des professionnels qui s'adressent à nous.

L'étourdit est un texte écrit par Lacan en juillet 1972 à la suite du séminaire *Ou pire*⁴. Avec cet écrit, il poursuit ce qu'il nomme « son frayage » d'un discours pour la psychanalyse. Nous savons que, au fil des années, Lacan va faire appel à la logique et à la topologie. Lacan s'est donné la peine de cette élaboration en cherchant à en vider le sens, et donc la dimension imaginaire, afin que nous puissions repérer ce qui relève de la structure.

Dans *Ou pire*, Lacan distingue discours et enseignement, affirmant que ce qui s'enseigne, c'est le mathématisable, ce sont les mathèmes. Cependant, la mathématisation ne peut enserrer tout le réseau du discours. Le mathème lui-même ne va pas sans discours. Avec *L'étourdit*,

¹ Lacan, *L'Étourdit*, Scilicet, 1973, Seuil

² Lacan, Séminaire XX, *Encore*, 1972-1973

³ Bruno Vincent *le dire de l'étourdit*, exposé du 20 juin 2012 au Cercle Freudien

⁴ Lacan, Séminaire XIX, *Ou Pire*, 1971-1972

Lacan tente de frayer une nouvelle voie distinguant et articulant discours analytique et enseignement de la psychanalyse. Cette voie passe par la promotion du dire.

Lacan dans cet article de *L'étourdit*, se pose d'emblée la question : « Qu'est-ce que le dire ? ». Il commencera en nous proposant cette formule : « Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend ». Nous entendons ici toute la dimension inconsciente de la vie psychique, liée au langage, ce qui constitue un Réel, et il nous invite, dans nos interventions, à solliciter sans cesse ce dire, tout en tenant, en supportant, de notre part, ce réel. Ce réel qui concerne autant celui qui parle, que celui dont on parle et celui qui est là censé entendre.

« Le dire est un qu'on dise, il est du côté de l'énonciation, alors que le dit est du côté du résultat de cet acte, de l'énoncé. Les relations entre le dire et le dit sont précisées par Lacan à l'aide de la grammaire et de la logique. *Qu'on dise* est une proposition dont le verbe est au subjonctif, et cette proposition est sujet d'un verbe à l'indicatif. L'indicatif est le mode de l'assertion alors que le subjonctif exprime la possibilité, la suspension de la valeur assertive. Il y a ici une ouverture sur les modalités au sens de la logique, telles qu'elles ont été définies par Aristote, le possible, l'impossible, le nécessaire et le contingent. *Qu'on dise* exprime une possibilité, l'acte de dire, l'existence de cet acte. Le dit, quel qu'il soit, et jusqu'à la proposition universelle, dépend de cette possibilité, l'existence du dire. Le subjonctif est associé par Lacan au modal en logique dont il met en relief comme trait de la question de l'existence. »⁵

Pour dire les choses le plus simplement possible, Lacan insiste sur le fait que *le dire* et *le dit* relèvent de logiques différentes ; *le dit* relève de l'universel et de la recherche de la vérité alors que *le dire* est une question d'énonciation et donc porte le particulier du rapport du sujet à sa propre vérité, à son objet cause du désir. Autrement dit, nous entendons que l'un n'existe pas sans l'autre, tout en étant distincts ; dans *le dire*, il y a quelque chose qui se dit, qui échappe au sujet en tant que sa propre ex-sistence s'y inscrit. Pour qu'un *dit* soit vrai, il faut qu'on le dise, que *dire* il y ait. Il n'y a donc pas d'universel qui ne se réduise au possible. La logique du *dire* est modale.

Lacan utilise différemment *le dire* et *le dit*. *Le dire* conditionne *le dit* et lui échappe à la fois, tout comme notre inconscient échappe à la conscience. Le discours est ainsi *dire* et *dit*. Alors que *le dit* ne va pas sans dire, *le dire* échappe au dit, Lacan le démontre à partir de la formulation d'un « dire que non » qui se pose comme rejet, et pas comme négation. Nous pouvons associer ici également le travail initiateur de Freud autour de l'interprétation des rêves : le désir qui trouve dans le rêve sa voie d'expression échappe complètement, ce n'est qu'à partir du travail sur les signifiants qu'on peut l'entendre. *Le dire* n'intervient pas directement sur la valeur de vérité du *dit*.

Quelle est cette logique ? C'est une logique du réel, de l'impossible, indiquée par la formule *il n'y a pas de rapport sexuel*. Avec cette formule, Lacan vise à restituer *le dire* de Freud. La formule en donne un accès indirect. En effet, la place du *dire* est analogue à celle du réel dans

⁵ Bruno Vincent *Le dire de l'étourdit*, exposé du 20 juin 2012 au Cercle Freudien.

le discours mathématique, il n'y en a pas d'accès direct, pas *un dit* qui corresponde, mais une suite de *dits*, ceux de la pratique analytique. Pour la philosophie aristotélicienne, le Réel est ce qui ne peut pas être. Avec le discours psychanalytique, le réel devient ce qui existe pour un sujet et ne peut être repéré que par lui, parce que le symbolique, du même coup met en place le Réel en s'inscrivant pour un sujet. C'est ce que le sujet, en conférant un cadre symbolique à sa perception de la réalité, repousse hors du champ. Un Réel sous-jacent à toute symbolisation. De cette opération il y a un reste, nous martèle Lacan au fil de son enseignement et à ce reste il lui a donné une lettre : l'objet *a*, cause du désir du sujet.

Cette formule, axiome du discours de la psychanalyse, Lacan en produit un mathème avec les formules de la sexualité. La fonction phallique supplée à l'inexistence du rapport sexuel, avec deux positions possibles.

Côté homme, l'universel de l'inscription dans la fonction phallique ne va pas sans une exception, un *au moins Un*, un dire que non qui rend possible cet universel : Freud le nommera le mythe de la horde.

Côté femme, l'absence d'exception à la fonction phallique va de pair avec une inscription *pas toute* dans la fonction phallique. Un autre impossible est ici en place, celui de l'indécidable, entre absence d'exception et pas tout. *La femme n'existe pas* sera une formule clé de Lacan, mettant la barre sur *La*, pour faire entendre qu'elle ne se réfère pas à un *au moins Un*, et de ce fait, ne peut se dire qu'une à une ; mais encore, que sa vie durant elle se dit différemment, une fille, une femme, une mère, etc.

Il n'y a pas de rapport sexuel est à entendre du point de vue mathématique. Pas de rapport qui puisse le définir dans sa relation à l'autre sexe. Homme et femme sont de purs signifiants qui ne vont pas l'un sans l'autre.

Dans le commentaire qui suit son exposé topologique, Lacan fait correspondre *le dit* et *le dire* à des opérations de coupure, coupure fermée à un tour pour *le dit*, et en double boucle pour *le dire*. C'est dire combien, dans une demande qui est adressée, ce n'est jamais tout à fait cela qui nous est demandé. Toute demande, nous dira Lacan le long de son enseignement, est une demande d'amour.

Lacan présente la demande et l'interprétation comme des dire, dire de l'analyste, auxquels il fait correspondre des opérations topologiques. La demande est modale, elle est *un dire*, existant derrière *les dits* qu'elle fait entendre. C'est à partir du trou, de son manque constitutif, que la demande du sujet va s'articuler.

Dans la répétition *des dits* insiste un réel, réel *d'un dire* dont la formalisation topologique est un énumérable des tours à l'infini, une répétition, un *ça ne cesse pas de ne pas s'écrire*. L'interprétation, dans le cadre de la cure est censée venir introduire une coupure sur la chaîne signifiante, de sorte qu'elle produit le sujet, bande de Moebius, et a un effet de révélation, chute de l'objet *a*, en faisant apparaître une surface bilatère. L'interprétation est *un dire* qui n'est pas modal mais qui a un lien avec la vérité, avec la vérité du sujet en tant qu'elle concerne l'objet cause.

L'interprétation intéresse le sujet dans ses *dits* particuliers, contrairement aux archétypes de Jung. En tant que *mi-dire*, elle vise un effet de dévoilement, qui de la demande fixera le désir. Ce *mi-dire* repose sur l'équivoque, car il procède de l'inconscient, c'est à dire de la langue qu'il habite. Trois points nœuds d'équivoque sont concernés, l'homophonie, dont dépend l'orthographe, la grammaire et la logique, dans ses paradoxes.

Lacan distingue le discours et l'enseignable. Ce qui s'enseigne, c'est le mathématisable, le mathème. *Le dire*, demande ou interprétation, dans son rapport au *dit* comme fonction de coupure, fait lien entre le discours, celui de l'analyste, et l'enseignement, référé à la topologie. Lacan évoque la distinction faite par Platon dans le Ménon entre opinion vraie et savoir enseignable. L'opinion vraie est de l'ordre de l'intuition, c'est à dire qu'on ne peut rien dire sur les causes de ce qui est dit, elle n'est donc pas enseignable. Alors qu'aujourd'hui les institutions inscrivent les APP dans le « plan formation », comment ne pas se prendre les pieds là-dedans, comment maintenir l'écart ?

L'intuition, issue de la pratique analytique, se présente comme un bout de savoir sur le réel. De cette opinion vraie, Lacan produit *un dire*, et de la production de ce *dire*, il fait mathème. Avec les formules de la sexuation, le discours de la psychanalyse prend appui sur le langage de la mathématique. Avec la topologie et l'exposé topologique, le discours de la psychanalyse alterne entre emprunt au discours de la mathématique et commentaire de cet emprunt. Le bout de savoir de l'analyste se réduirait-il à prendre en compte, à supporter ces faits de structure, dépouillés de l'imaginaire, à mettre en œuvre autant dans les cures que dans les séances d'APP ?

L'étourdit donne à entendre la voix de la sphinge : « Tu m'as satisfaite petit homme ... d'avoir fait l'Autre, deviné ce que je t'ai dit ». Cette parole fait suite à une réponse apportée à l'énigme posée. Lacan réfère l'interprétation, *dire* de l'analyste, à l'oraculaire. Faire entendre la parole énigmatique de la sphinge est la mise en scène *d'un dire*, opération sur la chaîne signifiante de l'analysant. *L'étourdit* est placé sous le signe du jeu du *dire* au *dit*, explique Lacan à la toute fin de cet écrit.

Une dimension fondamentale de ce jeu est la pratique de l'équivoque dans *L'étourdit*. Lacan la présente comme le ressort de l'interprétation. Pour la grammaire, il se réfère à Freud qui fait « répéter leur leçon » aux sujets dans leur grammaire, et montre l'équivoque d'un « je ne vous le fais pas dire » dans sa valeur d'interprétation minimale, tentant ainsi que celui qui parle prenne acte de son *dit*, que ce *dit* devienne un *dire*. L'équivoque logique, c'est l'absence du principe de non-contradiction dans les *dits* de l'inconscient. Dans ses différentes dimensions, l'équivoque fait la trame de l'inconscient structuré comme un langage.

La construction de *L'étourdit* donne une large place à l'équivoque. Les impasses logiques de *l'au moins un* et *du pas tout*, utilisées dans les formules de la sexuation deviennent des néologismes.

« Freud nous met sur la voie de ce que l'ab-sens désigne le sexe : c'est à la gonfle de ce sens-absexe qu'une topologie se déploie où c'est le mot qui tranche.⁶ »

Dans cette phrase, homophonie – l'ab-sens - et jeu de construction à partir d'assonances se combinent, de l'ab-sens qui désigne le sexe au sens-absexe. A cela s'ajoute un néologisme évocateur, la gonfle, et un effet poétique du « mot qui tranche ». Cette formulation m'a mise au travail. Il m'a fallu me laisser prendre au jeu de lire ce que Lacan dit de manière allusive, condensée, quelque peu énigmatique, me renvoyant à mon rapport à mon propre objet de désir, objet de jouissance. Cette valeur d'énigme, c'est celle de l'interprétation comme *dire*, donnant à voir un *qu'on dise qui ne s'oublie pas dans le dit*. Tâche qui est la nôtre également lors de séances d'analyse des pratiques professionnelles, afin de permettre aux participants d'entendre le *dire* dans les *dits* de ceux dont ils viennent nous parler.

L'inconscient est *structuré comme un langage* et le langage, c'est la langue que chacun habite. Le *dire* qu'est l'interprétation repose sur l'équivoque de la langue. La structure, ses axes en ont été la métaphore et la métonymie, pour fonder le registre symbolique. Avec *L'étourdit*, la structure prend en compte l'incidence du réel dans le langage, en tant qu'il vient poser cet impossible que le mot corresponde à la chose. Cette incidence, Lacan tente de la montrer avec le *dire* dans ses rapports au *dit*, dans les impasses de la logique et au moyen de la topologie prise comme référence de son discours : la topologie est la structure. Sa tentative ne va pas sans une pratique qui met en jeu le *dire*, l'interprétation, jouant plus d'un tour à *l'étourdit*.

Pour conclure avec les mots de Lacan, le Réel se mesure, dans la pratique, dans cette énonciation qui fait entendre l'impossible à dire.

Discussion

JL. de St-Just : Merci Maria pour ce tissage qui nous rend un peu étourdis... Après coup, je me suis dit que c'était une bonne idée de travailler ce texte-là. J'essaierai de vous faire entendre tout à l'heure que c'est très articulé à des questions plus cliniques que j'ai dépliées. Donc il faut avoir réussi à saisir ce maillage entre *le dit* et *le dire* pour pouvoir en dégager quelque chose et c'est tout à fait difficile de travailler ce texte de Lacan mais ce que Maria a déplié c'est une certaine façon de reprendre ce que Freud a déplié dans la *Traumdeutung*, c'est ce que Freud découvre dans l'interprétation des rêves.

I. Nicoud : Merci Maria, cette question du *dire* et du *dit*, ça fait des années que l'on travaille ça et j'ai toujours l'impression de l'entendre pour la première fois. C'est un texte hermétique et pourtant en prenant des notes à partir de ton exposé, il y a des petits fragments comme ça, même s'ils ne sont pas forcément articulés les uns aux

⁶ Lacan, *L'Étourdit*, Scilicet, 1973, Seuil

autres, ça parle et pour autant on ne sait jamais si c'est tout à fait ça, mais ça parle. Et ce que je trouvais intéressant, c'est que tu nous as fait entendre comme une petite histoire du *dire* et du *dit* : « *la coupure qui permet d'interroger du dit au dire* », « *l'acte de dire condition du dit* », « *le dit ne va pas sans dire* », « *le dire échappe au dit* », « *pour qu'un dire soit vrai il faut qu'on le dise* », rien qu'avec ça on pourrait jouer avec les mots, mais surtout j'entends que l'interprétation ne sera plus la recherche de la signification mais une ouverture de l'équivoque pour que quelque chose soit inventé. Et ça directement c'est précieux pour l'analyse de la pratique parce que toutes ces séances où l'on cherche à se dégager de la petite histoire pour finalement venir à un moment souligner un mot, faire entendre un signifiant, une équivoque, une homophonie, c'est directement, comment dire, applicable. On peut en attraper directement quelque chose à mettre en œuvre au cours des séances. C'est très hermétique et en même temps c'est très pratique. Voilà ce que cela m'inspire !

M. Tuiran Rougeon : Ça te fait vivre le réel je trouve. En effet à un moment donné, Lacan dit que l'analyste a quand même à en savoir un petit bout ou quelque chose comme ça, et que ce bout de savoir, comment dirais-je, par rapport à la question de la vérité, la vérité qu'il amène pour la philosophie et la vérité qu'il amène pour l'analyse, ce bout de savoir ne peut que sans cesse nous échapper. C'est-à-dire qu'on s'appuie sur ce savoir ; il y a à le soutenir et en même temps sans cesse on va s'asseoir dessus. Il y a la création et la surprise. Qu'est-ce qu'on ouvre ? On ne sait pas ce qu'on ouvre mais on sait, par ce bout de savoir, que c'est aussi par ces coupures que quelque chose vient s'ouvrir.

I. Nicoud : Après, tu as dit à un moment : « *je ne vous le fais pas dire* », je pensais à une autre petite phrase dans le même registre, je ne sais pas si c'est vraiment une coupure mais c'est : « *comment vous l'écrivez ?* » et là aussi ça fait surgir quelque chose.

M. Tuiran Rougeon : Tout à fait !

I. Nicoud : Dans une cure on peut dire : « *comment vous l'écrivez ?* » et je ne vois pas pourquoi dans une séance d'analyse de la pratique cela n'aurait pas les mêmes effets.

M. Tuiran Rougeon : C'est à dire que l'un et l'autre nous délogent d'un savoir sur l'autre et nous met plutôt sur l'axe que l'Autre peut être « supposé savoir ».

X : « Nous délogent d'un savoir sur l'autre » vous avez dit ?

M. Tuiran Rougeon : Nous délogent d'un savoir pour l'autre, à la place de l'autre mais nous met sur l'axe de supposer que l'autre peut savoir, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. C'est-à-dire que dans la psychothérapie, on pourrait se positionner du côté de : « je sais ce qu'il faut que l'autre fasse pour qu'il aille mieux ».

X : Cela permet de se dégager de ça...

M. Tuiran Rougeon : Voilà, et de supposer plutôt que l'autre peut savoir parce que lui peut accéder à un savoir, cela fait partie de ce que je nomme supporter ce réel.

X : Ce que j'ai trouvé très intéressant justement, c'est quelque chose qui très important pour moi en tant qu'analyste, c'est justement de permettre d'ouvrir et de laisser place à la surprise et à ce qui émerge. Et je trouve que vous reprenez bien cette question-là par ce texte, de ce qui peut émerger et de ce savoir chez le patient qu'on peut accueillir avec l'effet d'inattendu, de surprise.

N. Hamama : Je voulais juste dire que, me semble-t-il Maria, ce que tu as amené sur la question du *dit* et du *dire*, en tout cas pour moi c'est vraiment une question nécessaire pour les séances d'analyse de la pratique. Cela ne veut pas dire que ce n'est pas nécessaire en cure mais je trouve qu'on est tout de suite confronté à ça quand on commence une supervision ou une analyse de la pratique. On est tout de suite confronté à cette question de comment passer du *dit* au *dire*. Parce qu'on est confronté tout de suite, je dirais, peut-être à cette question du *dit* qui peut se concrétiser dans les séances par cette parole sans butée, un flot de paroles.

M. Tuiran Rougeon : Oui, un flot de paroles où on entend qu'il n'y a plus de sujet.

N. Hamama : Justement une parole sans butée et peut-être que cela rejoindra ce que va dire Jean-Luc, c'est-à-dire une parole de groupe où on n'est plus dans un discours qui introduit des places différentes et donc du coup qui viendrait singulariser cette parole. Et en même temps le plus dur, c'est aussi la position dans notre intervention, c'est-à-dire comment porter les signifiants qui sont avancés par notre propre énonciation, donc par notre propre *dire*. Parce que sinon je trouve que c'est difficile de faire de la clinique à ce moment-là car on n'est plus dans un acte de lecture, et c'est l'acte de lecture qui fait la clinique, sinon il n'y a pas de clinique.

M. Tuiran Rougeon : Cela ne peut s'appuyer que sur le repérage de la nuance entre un *dire* et un *dit*, et sur l'énonciation de l'analyste.

N. Hamama : Tout à fait.

JL. de St-Just : Alors c'est très intéressant parce que ce n'est pas ce que tu as dit au premier tour : tu as parlé d'une nuance et là tu as parlé d'une distinction, c'est pas pareil, parce que justement, ce que je trouve intéressant, c'est la distinction entre le *dit* et le *dire*, ce n'est pas de l'ordre d'une nuance, c'est radicalement différent.

M. Tuiran Rougeon : Oui alors...

JL. de St-Just : Je trouve ça intéressant parce que tu illustrais par ton énonciation exactement ce que tu essayais de soutenir donc je trouve ça très bien...

P. Candiago : Ça relève d'une différence, c'est encore différent d'une distinction : dans la différence il y a quelque chose qui n'est pas clivé comme dans la distinction, et les deux éléments qui diffèrent sont en même temps imbriqués l'un dans l'autre, je dirais quelque chose de cet ordre-là, *c'est et c'est pas*.

JL. de St-Just : C'est là la topologie borroméenne, c'est-à-dire « c'est noué » et en même temps « c'est pas noué » !

M. Tuiran Rougeon : Et c'est aussi le lien avec la question du non rapport sexuel.

P. Candiago : Et par rapport à ce que tu disais Nourredine, c'est aussi une difficulté parce que ça peut tout à fait faire intrusion dans le groupe, quelque chose de brutal

N. Hamama : Par quoi il y a intrusion ?

P. Candiago : Cette énonciation de l'analyste, je dis ça parce que grâce à ton accent, tu as parlé de « la place d'exception » et de « la déception », et je me disais en t'écoutant que l'exception articule un ensemble, la déception me semble-t-il n'articule pas un ensemble mais situe plutôt quelque chose du côté d'un rassemblement. J'avais en tête en t'écoutant la remarque de Melman quand il cherchait grand-père Roller, il disait « il est où le grand père Roller, y a pas de grand père Roller ? »

JL. de St-Just : Il faut que tu expliques...

P. Candiago : Ce sont les groupes qui circulent dans les villes et notamment dans les grandes capitales par exemple le vendredi soir, et ce ne sont pas des ensembles, ce sont bien des rassemblements. Là récemment j'ai démarré plusieurs groupes et la question que je me posais est : « est-ce que c'est un ensemble organisé par une exception ou un rassemblement organisé par une communauté de déception ? Et dans cette communauté de déception, ce qui vient souligner un *dire*... c'est que c'est pas d'emblée quoi, il y a besoin, je ne sais pas comment dire, il y a besoin d'être accepté, ça peut être très facilement violent.

JL. de St-Just : Tu veux dire que la déception du non rapport produirait l'invitation au « serres moi fort » ?

P. Candiago : Oui voilà, l'important c'est qu'on s'aime !

M. Tuiran Rougeon : Et du coup est-ce que l'analyste a à tenir cette place d'exception ? Est-ce que c'est à ce prix-là qu'éventuellement quelque chose serait possible ?

JL. de St-Just : Je dirais une place d'ex- sistance, tu l'as très bien illustré

M. Tuiran Rougeon : il faut quand même de l'ex...

JL. de St-Just : Oui d'où le fait que quand on essaie d'animer un groupe alors qu'on fait partie de l'institution, ça ne fonctionne pas. Ça nécessite que ce soit quelqu'un d'extérieur, c'est très important.

M. Tuiran Rougeon : Par rapport à un groupe de psychologues que je reçois et qui sans cesse sont en train de se référer au fait que moi aussi je suis psychologue...

Jean-Pierre Allais : Ce qui me semble important dans l'étourdissement de ce texte, c'est que c'est un texte à entendre, et il s'entend à partir du moment où avec Lacan, à partir du moment où l'objet est cause du désir, on n'a plus affaire qu'à des jouissances. Et donc *le dire* et *qu'on dise* sont des jouissances qui participent à quelque chose qui est que c'est l'objet qui les cause. Et tout ce qu'on peut faire, *le dire* et *le dit*, cela participe d'une jouissance, alors qu'avant on avait une jouissance phallique et une jouissance Autre, c'était simple et on pouvait se repérer par rapport à ça. Là ce texte, il introduit un nouage à trois, un nouage à trois qui nous dérange évidemment, qui déconstruit la façon que nous avons de classer les choses, d'y mettre une référence phallique, c'est à-dire quelque chose qui nous dirait « c'est bien ou c'est mieux » ou « on sait pas ce que c'est ». Or il m'a semblé que les choses en se nouant permettent des nuances et des abords de structure différente. C'est-à-dire que chaque fois Lacan pose un registre par rapport à l'autre, puis encore un autre registre, ce qui fait que la langue, on ne peut l'aborder que du côté de sa jouissance. Par exemple, ce qu'on disait que « la coupure peut être violente », parce que la coupure c'est une jouissance et comme jouissance effectivement, comme le disait Piera Aulagnier, c'est une jouissance que fait la coupure ; donc effectivement dans le groupe, c'est une difficulté chaque fois que l'on intervient, de permettre que quelque chose ex-iste au groupe pour qu'on ne soit plus un groupe.

I. Nicoud : Jean-Pierre, j'entends pas bien la coupure qui est une jouissance...

Jean-Pierre Allais : Oui c'est compliqué, j'ai mis longtemps à comprendre ça, c'est-à-dire que l'interprétation en tant que coupure fait partie des jouissances de l'analyste.

I. Nicoud : Ah de l'analyste ! c'est peut-être ça qu'il fallait ajouter, je sais pas, je vais prendre le temps...

Jean-Pierre Allais : C'est vrai que quand on regarde le nœud borroméen on voit que dans ces jouissances, Lacan en a mis une supplémentaire par rapport au complexe d'Œdipe, c'est justement celle du sens et de la façon dont ça coupe, mais le tour de *dit* et le fait qu'on soit étourdi avec ce texte posent cela : c'est-à-dire comment la coupure permet une ouverture par une autre jouissance dans un moment de jouissance, mais pas tout le temps, y a un moment où ça va fermer.

JL. de St-Just : Ce serait un point à déplier si tu veux bien Jean Pierre parce que il me semble que ce n'est pas tout à fait ce qu'amène Lacan, une interprétation du côté du sens oui, mais pas une interprétation du côté de la coupure.

Jean-Pierre Allais : On a eu le débat à des journées d'été et Melman a fermé la discussion...

JL. de St-Just : Et bien ce serait bien qu'on la réouvre...

Jean-Pierre Allais : Ça serait bien qu'on réouvre cette question de la jouissance de l'analyste et du sens.

JL. de St-Just : C'est par rapport à la question de la coupure.

Jean-Pierre Allais : Dans son texte, Lacan noue en permanence ces trois registres-là: « *qu'on dise* », *le dit* et *le dire*. Il ne les met pas, en tout cas c'est pas ma lecture, il ne les met pas en..., comment on pourrait dire ça, il n'y a pas une hiérarchie, il n'y a pas une hiérarchie du *dire* sur le *dit* ou sur le *qu'on dise*. La question est à quelle jouissance ça renvoie et quelles sont les ouvertures qu'elles peuvent produire à partir de la langue. Parce qu'un effet de vérité peut produire une ouverture, c'est ce qu'on voit avec un diagnostic par exemple, parfois ça ferme et parfois ça ouvre. C'est *un dit*.

JL. de St-Just : Oui mais là c'est autre chose, c'est un effet de vérité lié à un dit effectivement mais c'est pas une coupure...

Jean-Pierre Allais : Mais ça fait ouverture...

JL. de St-Just : Oui mais ça repose ce que tu dis, la question de l'interprétation me semble-t-il.

Jean-Pierre Allais : Oui ça repose la question de l'interprétation, qu'est-ce que c'est qu'une interprétation ?

JL. de St-Just : Bon, est-ce qu'il y a d'autres questions, d'autres remarques ? Je voulais juste faire remarquer à Maria, par rapport à ce qu'elle disait de la topologie, la double boucle, il me semble qu'il y a une façon assez tranquille d'aborder cette question topologique dans la mesure où le premier tour, une parole ou un *dit* c'est le fait que A est différent de B, c'est-à-dire si quelqu'un dit « je pense » il dit pas « je réfléchis ». Et le deuxième tour qui est là à soutenir par l'analyste – bien entendu dans la cure analytique mais aussi me semble-t-il dans les séances d'analyse de pratique – le deuxième tour c'est le fait que ce premier tour ne se boucle pas sur lui-même parce que A n'est pas égal à A, je rappelle là la propriété d'un signifiant tout simplement et que par exemple si quelqu'un dit « je pense », il panse quoi ? Voyez comment l'équivocité

du signifiant vient laisser en suspens de savoir si c'est un acte de réflexion ou un acte de soin ou l'estomac ... C'est là où il y a la topologie du cross cap, c'est pour ça que c'est asphérique, c'est-à-dire que ça ne peut pas se fermer autour d'un objet puisque que cet objet peut être très différent, ça peut être le ventre ou la blessure, la réflexion... Et donc non seulement A n'est pas égal à A dans le deuxième tour, c'est ce que ça vient inscrire, mais ça vient aussi découper un objet qui devient une énigme parce qu'on ne sait pas de quoi il s'agit. Et là je viens de refaire l'écriture d'un cross cap tout simplement, c'est là où Lacan dit : l'écriture de la topologie c'est juste l'écriture de ce qu'il se passe quand on parle, c'est pas plus compliqué que ça, voilà.

Et l'autre point, c'est que je remercie beaucoup Nourredine pour sa remarque de tout à l'heure quand il évoquait une parole de groupe, et ça m'a fait associer avec une parole de groupe qui serait un groupe de parole, alors ce serait à déplier mais ce serait intéressant de prendre cette question du groupe de parole, vous voyez un « blabla » qui fait comme ça groupe de parole, il y aurait à travailler sur cet aspect-là et quel rapport avec ce qui serait quelque chose de la parole de groupe.